

Entretien avec Anne-Marie Renan

À quelques rues du centre-ville d'Aix-en-Provence, c'est dans une belle maison provençale décorée avec goût que vit et travaille l'artiste Anne-Marie Renan. Son atelier se situe dans le secret du sous-sol, dans le prolongement d'une petite terrasse maçonnée. Une belle lumière latérale baigne une grande pièce où l'on trouve le fouillis habituel du peintre : pots par terre, grappes de pinceaux, bidons de térébenthine, papiers, fixatifs en bombe, outils et matériaux divers répartis çà et là. Sur un mur blanc, près d'un figuier lyre en pot, une grande toile inachevée rouge et jaune. Sur le mur opposé, une toile non préparée et un carton brun présentent des formes florales vigoureusement dessinées. Ces efflorescences anarchiques contrastent avec l'ordre qui règne dans le jardin visible à travers la verrière de l'atelier. Au centre de la pièce, deux tables à tréteaux sont envahies de tubes, de vieilles gamelles, de bacs et de seaux maculés de couleurs vives, tout comme les bâches blanches recouvrant le sol. Dans un coin, émergeant des rouleaux de toiles, flotte une robe d'avocate, comme l'étendard d'un passé révolu. À proximité, s'amassent des pochettes à dessin, des toiles posées les unes contre les autres, les archives de plus de dix ans de création, prêtes à être feuilletées. Mais avant, il faut revenir à l'origine de ce que l'on appelle communément une vocation. Anne-Marie Renan use plus volontiers du mot destin...

Comment êtes-vous venue à l'art ?

Je suis née dans une famille bretonne où l'art n'était pas très présent, mais assez jeune je me suis mise à dessiner. J'étais beaucoup plus avec des crayons qu'avec des baskets aux pieds. C'est toujours le cas d'ailleurs [rires]. J'étais assez solitaire, je pouvais passer des heures à crayonner. Mes parents possédaient une maison au bord de la mer, j'ai investi une vieille salle de bain où je me suis créé un lieu à moi, à mi-chemin entre un cabinet de curiosités plein de coquillages et un atelier. J'y passais tous mes week-ends. Au bout d'un moment, j'ai demandé à apprendre le dessin. Ma mère m'a inscrite aux cours de l'école des Beaux-Arts de Rennes. J'ai également rencontré un aquarelliste, qui se baladait dans la ville. Il a accepté que je l'accompagne pour peindre sur le motif des façades des maisons rennaises. Au moment de passer le bac, j'ai commencé à délaisser la peinture et le dessin par manque de temps. Je me suis d'abord inscrite en école de commerce, mais rapidement, une fois diplômée, je me suis réorientée en licence de droit, ce qui était, pour moi, beaucoup plus stimulant intellectuellement.

J'ai quitté l'Ouest de la France pour Montpellier et j'ai découvert le Sud, sa lumière et ses paysages qui nourrissent mon travail actuel. J'ai embrassé par la suite la profession d'avocat avec enthousiasme.

En 2012, vous revenez à la pratique du dessin et de la peinture. Quel a été le déclic ?

À cette période, j'avais mon propre cabinet, j'avais une grande indépendance, mais c'était devenu une prison dorée. Alors que j'allais visiter le chai de Jean Nouvel au château Lacoste, je me suis blessée. J'ai raté deux marches. À ce moment, je me suis dit que ma tête et mon corps n'étaient plus alignés et qu'il fallait que je remédie à cela. J'étais alors mère de trois enfants en bas âge, j'habitais en pleine campagne, c'était une situation difficile car je ne pouvais plus poser mes pieds à terre. Moi qui crois au destin, je me suis dit que c'était le moment de renouer avec la peinture. J'ai décidé de prendre une pause dans mon métier, la radiation me paraissait alors trop radicale. Ma robe d'avocate est d'ailleurs toujours présente dans mon atelier, elle fait partie de mon chemin de vie. Dans une petite cabane de jardin, je me suis aménagé, comme dans mon enfance, un lieu pour créer. Jusqu'alors, je souhaitais un quatrième enfant qui n'arrivait pas. En me remettant à peindre, je suis retombée enceinte, comme si la création appelait la création ! J'ai très vite envahi cet espace de papiers. Prise dans cet élan de création, j'ai souhaité montrer ces œuvres, car pour moi, peindre c'est résister au monde mais aussi partager. J'ai eu l'occasion d'exposer au moulin Cézanne, sur la route du Tholonet, un lieu incongru car circulaire. J'ai montré trop, j'ai mal accroché, mais ça a été un grand moment de joie !

En parlant de partage, en janvier 2020, vous vous installez au centre-ville d'Aix-en-Provence dans un atelier ouvert au public...

Oui, cet atelier était au 13 rue Bouteilles, avec une grande vitrine qui donnait sur une petite place. Je pense que cet emplacement au cœur de la ville s'inscrivait dans la continuité de ma pratique d'avocat au contact d'un public. Au départ, je m'étais installée au fond, redoutant le regard des badauds sur mon travail. Puis j'ai pleinement investi l'espace. Certains passants observaient longuement, d'autres passaient furtivement, n'osant pas déranger, et d'autres osaient rentrer pour regarder mes dessins. C'était une belle expérience d'échange, ça a enrichi ma pratique. En 2024, j'ai senti qu'il fallait que je passe à une autre étape de ma création. J'avais besoin de plus d'intériorité, j'ai donc aménagé un atelier chez moi, face à mon jardin. Ce changement a également correspondu au moment où je me suis remise à la peinture à l'huile.

En 2012, lors de votre retour à la peinture, vous ne travaillez pas immédiatement à l'huile ?

J'ai d'abord travaillé l'acrylique, les liants à pigments et l'encre avec des spatules. Je faisais glisser les matières, j'enlevais, je superposais, je grattais... Ces techniques me permettaient de créer des œuvres sur papier qui jouaient sur les opacités et les transparences, sur l'apprêté et la fluidité, le rocailleux et le liquide. Ce travail découlait peut-être de ma jeunesse en Bretagne. À cette période, j'étais nourrie par les œuvres de Hans Hartung ou de Pierre Soulages. La spatule m'impressionnait moins que le maniement du pinceau, pour lequel j'ai l'impression de devoir être plus consciente de mon geste. Cet instrument me permettait de construire davantage mes œuvres et donnait une certaine géométrie. J'avais un ami qui venait à l'atelier et me taquinait en me disant : « Je rêve de te voir faire un cercle ! » Cela m'a questionnée. Mes recherches répondaient-elles à un besoin d'ordre ? Ce n'est pas un hasard si j'ai été avocate ! J'ai un œil assez sensible à la symétrie, mon jardin est par exemple très ordonné, voire peut-être trop... Toutefois, depuis quelques années, je m'abandonne davantage, je vais vers une plus grande souplesse dans mon geste. Je pense qu'avec l'âge, la vie nous sculpte ; à un moment, ça ne sert à rien de la contenir, il faut l'embrasser, accepter et accueillir les aléas. Parallèlement à mes toiles à l'acrylique, j'ai également beaucoup expérimenté, travaillant avec du plâtre sur de la toile de jute, dessinant aussi au fusain et à l'aquarelles. Dans certaines séries, j'ai essayé d'épuiser un même geste, une même touche en créant des sortes de partitions. Dans d'autres œuvres, je préparais longuement mes fonds à l'acrylique et je venais inscrire spontanément au pastel sec une graphie abstraite. À présent, j'utilise la peinture et les pastels à l'huile qui me permettent de saisir un geste plus vif. J'aime également la profondeur des pigments et les possibilités infinies des mélanges.

Vous avez également travaillé sur la photographie ?

En effet, un été, je me suis rendue au festival photo d'Arles et j'ai été touchée par une photographie de migrants dans des couvertures. Il y avait une grande noblesse qui se dégageait de ce cliché. Ils m'évoquaient des rois. J'ai donc travaillé au pastel gras sur un poster de cette photographie. Cela a donné lieu à une série de toiles. J'ai plusieurs projets liés à la photographie qui n'ont pas encore abouti, comme peindre sur des clichés radiographiques de ma famille. Explorer davantage le lien entre peinture, soin et réparation.

Votre retour à l'huile correspond également à un changement dans votre peinture, qui devient plus figurative...

En ce moment apparaissent des formes végétales. Je développe un travail au pastel à l'huile sur l'efflorescence. Pendant longtemps, j'ai qualifié mon travail d'abstrait, mais je ne sais pas s'il faut le définir avec cette catégorie. Je vais en peinture sans volonté précise de dépeindre un sujet ou un propos ; c'est d'abord une retranscription d'émotions, de sensations éprouvées. J'ai un rapport très fort au paysage, je peins souvent d'après les stimuli ressentis devant lui. Il y a quelques temps, marquée par le travail de Fabienne Verdier sur les pentes de la Sainte-Victoire, j'ai moi-même initié un travail sur site, à Porquerolles. Je souhaitais réaliser un grand fusain avec une technique de décalcomanie sur les roches feuilletées de l'île, j'ai finalement réalisé cette œuvre dans mon atelier à l'aide des pierres ramassées sur la plage. Ma peinture découle de mon expérience sensible du réel que j'exprime par le geste.

En évoquant le geste, vous avez travaillé avec la choréologue Dany Lévêque. Quel est votre rapport à la danse et à la musique ?

Je ne travaille jamais en musique, pourtant il y en a souvent chez moi. J'ai moi-même pratiqué un peu le piano, plus jeune. J'aime peindre dans le silence et écouter ma musique intérieure. Il y a un rythme, un souffle dans mon travail. Il a bien sûr à voir avec la danse, celle de ma main sur la toile ou le papier. Comme les danseurs, j'aime répéter un même geste pour atteindre une certaine souplesse ou un lâcher-prise sur l'espace de la toile. D'ailleurs, je préfère travailler sur des grands formats que sur des supports plus petits pour me sentir moins contrainte corporellement. En 2022, la choréologue Dany Lévêque, qui traduit les chorégraphies d'Angelin Preljocaj en des notations dessinées sur des partitions, a observé mes mouvements autour de la toile en cours, mes allers-retours réguliers aux outils et à la palette. En me voyant peindre, elle m'a dit que dans mes mouvements il y avait de la danse. Elle les a donc annotés tels les pas d'une danseuse inspirée par la méthode inventée en 1955 par Rudolf et Joan Benesh et cela a abouti, grâce à l'association Arts Vivants Aix, à une performance au musée Granet. C'était une expérience très enrichissante qui nourrit encore mes dernières recherches.

Propos recueillis par Enzo Menuge